



CLOCHES DE NOEL

Gloria in excelsis Deo !

O Cloches de Noël, fanfare aérienne,
Multipliez vos voix, sonnez, vibrez, montez ;
Jetez à tout écho, dans toute âme chrétienne,
L'ardent *sursum corda* vers Dieu que vous chantez.

Sonnez dans les vallons, sonnez sur les collines,
Vibrez aux vieilles tours de nos clochers noirs,
Que vos accents de bronze et vos voix argentines
Pénètrent jusqu'au cœur des méchants endurcis.

Réveillez en tous lieux les saintes espérances ;
Portez au repentir les oublis du passé,
Murmurez un cantique à toutes les souffrances,
Rallumez un rayon à tout foyer glacé !

Combien d'hommes usés par l'effort et les veilles,
Qui creusaient loin de Dieu leurs pénibles sillons,
Se prendront à rêver, entendant vos merveilles,
Et reviendront vaincus par vos doux carillons !

Combien de jeunes gens, égarés par le doute,
S'arrêtant tout à coup sur le bord du ravin,
Devront à vos concerts de retrouver la route
Qui prosterne la foi près du berceau divin.

Combien de moribonds, dans l'ombre qui les voile,
Chercheront du regard l'Enfant-Dieu souriant
Au soleil du tombeau saluant son étoile,
S'endormiront les yeux tournés vers l'Orient.

O Cloches de Noël, fanfare aérienne,
Multipliez vos voix, sonnez, vibrez, montez ;
Jetez à tout écho, dans toute âme chrétienne,
L'ardent *sursum corda* vers Dieu que vous chantez

CONTE DE NOEL

A ma petite cousine Blanche



Gilberte

Ils étaient trois : le père, la mère, l'enfant. Le père arrivait à la quarantaine, mais son teint frais, ses yeux brillants, ses cheveux et sa barbe tout noirs, faisaient qu'on lui donnait trente ans au plus. La mère était si fatiguée par les maladies, les inquiétudes, la douleur toujours vivace

éprouvée par la mort de ses six premiers enfants, qu'on lui aurait donné, la pauvre femme, dix ans de plus qu'à son mari. Elle avait, cependant, sept ans de moins que lui.

En la voyant passer son missel en main, se rendant à l'église demander à Dieu de lui laisser sa fille, unique survivante d'une nombreuse famille, chacun pensait en la voyant porter son mouchoir à la bouche, afin d'étouffer un peu le bruit d'une toux sèche, déchirante : "Pauvre femme ! mais elle va mourir en chemin ! Elle peut à peine tenir sur ses jambes !..."

C'était vrai : elle avait l'air mourante. Tout le monde s'y trompait, à cet air, et plaignait déjà la pauvre petite, destinée à perdre sa maman si tôt. Mais l'amour maternel rend le cœur fort et vigoureux en dépit du corps : l'enfant devait garder sa mère longtemps encore.

La petite fille était âgée de six ans. Elle se nom-

maît Marie-Sophie. Elle était toute menue, toute frêle, la chère mignonne ; mais quel entrain ; quelle vivacité ; quelle gentillesse dans tous ses mouvements ; dans sa jolie petite tête qui se penchait gracieusement à gauche tout en levant ses grands yeux bruns si intelligents, vers la personne qui lui parlait ; dans sa petite voix d'ange quand elle répondait, dans le geste de son petit doigt quand il lui prenait fantaisie de menacer de son courroux parce qu'on la plaisantait contre son gré.

Enfin la grosse petite coquine, elle était à croquer toute crue !

Aussi, combien elle était aimée ! combien elle était idolâtrée ! Quel bonheur elle donnait au foyer, si humble et si riche en même temps ; humble par l'origine, par la situation, par les relations ; mais bien riche, bien riche par la possession d'un tel trésor.

Le père, son travail terminé, revenait bien vite à la maison, donnait un tendre baiser à la femme aimée, dévouée, fidèle et tendait les bras à Marie-Sophie qui, n'attendant que cela, s'y jetait avec ardeur. Quelles caresses, quels épanchements ! Songez donc, une journée entière sans voir son cher papa !

Comme elle savait lui dire mille jolies choses qu'elle prenait dans son petit cœur.

Que de charme, de saveur, de sentiment, de grâce dans son gazouillis qui avait quelque chose de la femme et de l'enfant.

La maman n'était point jalouse. N'avait-elle pas, elle, les caresses, les baisers de l'enfant durant tout le jour ?

* *

Le soleil qui reluit aujourd'hui, donnant à tous un rayon brillant, et qui, ce soir, se couchera magnifiquement, d'orant l'horizon tout là-bas, présage peut-être un lendemain triste et sombre. Ainsi, le soleil de radieux bonheur irradiant la petite maisonnette, devait un lendemain céder la place à un nuage gris-sombre du plus mauvais augure.

Tout ce jour, l'enfant avait bien joué, elle avait bien ri, elle avait franchement égayé ses parents, qui, trompés par cette gaité factice, ne remarqueraient pas le cercle bistre qui entourait ses jolis yeux.

La nuit, le bruit d'une respiration embarrassée, d'une espèce de râle, vint les éveiller en sursaut.

Se levant à la hâte, ils purent constater qu'une forte fièvre consumait leur chère Marie-Sophie. Tout le reste de la nuit ils la veillèrent. Son petit front était brûlant ; une sueur continuelle l'inondait, ses yeux avaient un éclat singulier, elle ne souriait plus, sa tête reposait dololement sur l'oreiller, sur le blanc immaculé duquel tranchait son visage tout rouge.

Quelles angoisses !

Vous, mères, qui me lisez, vous le comprenez.

Le père souffrait mille morts, lorsqu'à l'atelier il croyait à chaque instant voir l'ombre de sa fillette, et il avait peur, peur que le soir, à son retour, elle ne fût encore plus malade, et qui sait même... oh !... et il pleurait, le pauvre homme. Ses compagnons, étaient tristes de sa tristesse.

Il est si navrant de voir pleurer un homme !...

La mère n'avait pas eu besoin de l'avis du médecin pour savoir que bientôt elle n'aurait plus qu'à gémir sur le cadavre de son enfant ; elle avait tout de suite reconnu sur le front de la malade, ce signe terrible qu'elle avait déjà vu six fois sur des fronts bien-aimés aussi. Elle ne disait rien à son mari, il était assez affligé ; elle laissait agir Dieu, tout en lui offrant sa douleur à elle.

Demander un miracle : mais elle en avait demandé déjà, et elle n'avait pas été exaucée. Dieu ne sait-il pas ce qu'il fait ? Et n'agit-il pas toujours en Père miséricordieux ?

Elle se contentait donc de prier simplement, épanchant son âme dans sa supplication.

* *

C'était le 24 décembre. Tout semblait joie et gaité, dans l'attente du grand événement dont la mémoire est célébrée chaque année, à cette date, à minuit, par toute la chrétienté.

Seule, la petite maisonnette serait triste au moment où Jésus descendrait sur terre. Il leur semblait que leur enfant monterait au ciel et la pensée de cette cruelle séparation les consternait.

— O femme ! dis, pourquoi Dieu ne nous laisse-t-il pas notre petit ange ?

— Mon cher, c'est que, vois-tu, nous n'en sommes peut-être pas dignes. Pourtant, mon Dieu, nous l'aimions bien et nous aurions essayé d'en faire une vraie chrétienne.

— Si nous lui disions cela, à Dieu ? Il ferait peut-être un miracle... Cette nuit, Il naissait dans une étable, si nous l'invoquions au nom de Son Incarnation glorieuse ?

— Je n'ose, reprit la mère en pleurant, je n'ose demander un miracle... Si le bon Dieu allait se fâcher ?...

— Non, non, ma chère ! Il est trop bon, tu le sais bien !

— Oui, Il est bon, je le sais. Mais Il est le Père, il est le Maître, il ne se trompe jamais.

Voici qu'en retournant près de l'enfant, ils s'aperçoivent qu'elle sommeille, ce qu'elle n'avait pas fait depuis trois jours. Ils se regardent, se prennent à sourire ; l'espoir avec la plus entière reconnaissance envahit leurs cœurs, ils oublient un moment leur malheur.

Combien de temps restèrent-ils ainsi, silencieux, en cette quasi extase ?

Tout à coup ils voient s'épanouir le visage de leur enfant, un sourire se joue sur ses lèvres, elle se soulève à demi, agite ses petits bras, fait le geste d'entourer le cou de quelqu'un : et tous deux entendent distinctement le bruit d'un long baiser, bruit doux et sonore à la fois.

En vain ils veulent voir : rien !...

Mais un parfum délicieux envire leurs sens, et comme s'ils eussent pressenti du mystérieux, d'un commun accord ils tombent à genoux près du lit. Pas une parole ne sort de leurs lèvres. Mais quelle prière s'élance de leurs cœurs émus !...

Enfin, l'enfant tendant les bras, s'écrie d'une voix pleine de céleste douceur : "Jésus, ô Jésus ! un baiser, encore un baiser !..."

Que s'était-il passé ?

Jésus, à minuit, en commémoration de sa naissance, avait voulu rendre le bonheur à cette famille éprouvée et si confiante.

En un baiser fraternel, il avait apporté la guérison au doux ange du foyer.

Les parents se jettent à genoux, mais l'émotion, le bonheur les rendent muets : mutisme de la reconnaissance qui touche si sûrement le cœur de l'Eternel !

Saisissant l'enfant, ils la couvrent de baisers passionnés... mais quand ils veulent mettre leurs lèvres sur ses lèvres roses, elle les repousse doucement, disant : "Non, non ! Pas sur la bouche, Jésus est là !"

Malgré son jeune âge, elle avait conscience que, par le baiser de l'Enfant-Dieu, ses lèvres étaient sanctifiées.

* *

Dès lors, le bonheur rentra sous l'humble toit jusqu'à ce que Marie-Sophie, répondant à l'appel de Jésus, fit verser de nouvelles larmes au foyer béni.

Ses parents comprirent qu'ils ne pouvaient la disputer à Jésus à qui elle appartenait, depuis le baiser de la nuit de Noël.

Leurs larmes ne furent point des larmes de désespoir : le bonheur ne les quitta point, Jésus leur ayant envoyé la résignation à sa Volonté.

Si, parfois, il vous arrive d'entrer au couvent du Précieux-Sang, vous verrez peut-être une jeune Sœur se dévouant avec ardeur aux pauvres, aux malades, aux abandonnés du monde égoïste.

Si vous pouvez la suivre en sa cellule, vous l'apercevrez, agenouillée, collant ses lèvres sur le crucifix, vous comprendriez qu'elle goûte encore, qu'elle goûte toujours la céleste ivresse du baiser de l'Enfant-Dieu, baiser donné en une mémorable nuit du 24 décembre.

GILBERTE.